

Signalétique d'une escarmouche présumée dans la mutation du champ littéraire gabonais : autour de la querelle d'octobre 1999

Gaël NDOMBI-SOW, Département Littératures Africaines,
Laboratoire CRELAF, Université Omar Bongo (Gabon)
sowgael@yahoo.fr

Résumé

L'histoire de la littérature gabonaise, à partir des années 1970-1980, a été marquée par un procès en invisibilité sur la scène internationale, du fait de la faiblesse de sa production et surtout de l'absence d'écrivains de référence pouvant rivaliser avec les pairs continentaux. Mais à la fin de l'année 1999, une rupture s'est opérée, née d'une querelle autour de l'affirmation et du renouveau de cette littérature. De fait, un jeune étudiant en journalisme, Luc Ngowet, dans un pamphlet, s'est attaqué au manque d'écrivains talentueux et à la médiocrité des œuvres. La réaction simultanée de trois critiques (Fortunat Obiang Essono, Frédéric Lécky et Bitome Bi Mon'Ayong) a permis de reconfigurer l'esthétique thématique et stylistique en jeu dans le champ littéraire. Le présent article vise à historiciser la querelle d'octobre 1999, afin de la rendre intelligible en orientant l'analyse du côté des enjeux théoriques de portée générale. Concrètement, il s'agira de voir comment les différents échanges entre les acteurs ont dynamisé le champ littéraire gabonais à travers l'adoption de deux postures antinomiques traduisant le lecteur lambda et une certaine forme de légitimité intellectuelle.

Mots-clés : Champ littéraire, Critique littéraire, Gabon, Querelle littéraire, Scénographie.

Abstract

The history of Gabonese literature, from 1970s-1980s, has been marked by an invisibility trial on the international scene, due to the weakness of its production and especially the absence of reference writers who can compete with the mainland. But at the end of 1999, a rupture was felt, born of a quarrel around the affirmation and the renewal of this literature. A young journalism student, Luc Ngowet, in a pamphlet, attacked the lack of talented writers and the mediocrity of works. The simultaneous reaction of three critics (Fortunat Obiang Essono, Frédéric Lécky and Bitome Bi Mon'Ayong) made it possible to reconfigure the thematic and stylistic aesthetics at play in the literary field. This article aims to historicize the quarrel of October 1999, in order to make it intelligible by orienting the analysis towards theoretical issues of general scope. Concretely, it will be a question of seeing how the various exchanges between the actors energized the Gabonese literary field through the adoption of two antinomic postures translating the average reader and a certain form of intellectual legitimacy.

Keywords : Literary field, Literary criticism, Gabon, Literary quarrel, Scenography.

Introduction

Que reste-t-il des inimitiés entre différents agents d'un champ littéraire ou des histoires de haine d'écrivains ? Assurément, un excellent laboratoire pour les critiques qui s'intéressent aux questions de la querelle¹. Dans la grande histoire littéraire mondiale, plusieurs querelles ont émaillé le vécu des écrivains et des autres agents participant à la vie des Lettres (G. Sapiro, 1999 ; H. Rigault, 2001 ; A. Glinoe, 2007). En parfaite ligne de mire, dans les recherches portant sur les controverses littéraires en milieu africain, on note avec attrait l'émoi de Mongo Beti face à la publication de *L'Enfant noir* (1953) de Camara Laye. Succinctement, en 1953, alors que la littérature africaine subsaharienne tentait âprement de contester le système colonial à travers des œuvres telles que *Le Vieux nègre et la médaille*, *Une Vie de boy* ou encore *Ville cruelle*, un écrivain, Mongo Beti, vitupéra contre le roman de Camara Laye, qu'il rapprochait de la littérature sentimentaliste. Selon ses dires, cette œuvre ne répondait pas à l'urgence de l'époque, notamment les attentes thématiques du « champ littéraire » africain à cette période de combat² : « Laye ferme obstinément les yeux dans son roman *L'Enfant noir* sur les réalités les plus cruciales. Ce Guinéen n'a-t-il rien vu d'autre qu'une Afrique paisible, belle, maternelle ? Est-il possible que pas une seule fois Laye n'ait été témoin d'une seule exaction de l'administration coloniale française ? » (M. Beti, 1955, p. 135). En contre discours, s'en est suivie la défense de Léopold Sedar Senghor, vantant l'originalité de l'œuvre et le génie de Camara Laye. Au regard de cet épisode si débattu, le souvenir qu'a laissé la querelle de *L'Enfant noir* dans l'histoire de la littérature africaine est plutôt mince et évanescent. Tout au mieux a-t-on en visibilité ces quelques lignes du Camerounais qualifiant de « littérature rose » le roman de Camara Laye. Loin de s'arrêter aux échanges par médias interposés entre Mongo Beti et Senghor, la querelle de *L'Enfant noir* a surtout permis d'entrevoir les luttes en jeu au sein du champ littéraire africain à l'approche des indépendances, ou, pour reprendre les mots de José-Luis Diaz (2012), « le champ littéraire comme champ de bataille ».

¹ Dans son acception principale, on entend par querelle littéraire, « des conflits théoriques, parfois de grande ampleur, qui touchent à des débats d'idées sur les conceptions de la littérature et qui donnent matière à des échanges de publications polémiques » (S. Marzo, 2002, p. 630).

² C'est bien là un des aspects de la mutation ayant eu lieu au cours de la querelle de *L'Enfant noir*. Désormais, le politique et l'esthétique sont intriqués puisque la partie accusatrice imposa de l'extérieur à la littérature ses canons. La querelle se voulut elle-même intrinsèquement politique, tout en posant comme allant de soi que les choix de politique esthétique sont moins essentiels que ceux de la politique idéologique. Et aussi parce que, jouant sur un autre tableau, la querelle aspira de surcroît au prestige de la « rupture » ; étant entendu que la rupture marque un changement de perspectives littéraires tant thématique qu'esthétique dans la mesure où elle permet d'envisager l'écriture et le texte africain sous un jour nouveau.

Cette querelle, vu d'un angle global, a le mérite de servir de point de repère à l'étude d'autres cas similaires, quoi que situés dans des contextes différents et plus restreints. C'est le cas notamment d'une altercation du genre qui a secoué le milieu littéraire gabonais. En tant qu'elle a été une affaire médiatique, la controverse qui a vu le jour en octobre 1999 dans le milieu littéraire gabonais a débordé les frontières strictes de la confrontation entre écrivains « classiques » comme précédemment évoquée. Elle est spécifique en genre parce qu'elle a mis aux prises un jeune étudiant en journalisme (Luc Ngowet) à un universitaire spécialiste de littérature (Fortunat Obiang Essono), et en additif un enseignant de lycées (Frédéric Lécky) et un philologue (Bitome Bi Mon'Ayong). Le point d'échanges a porté sur la marque identitaire de l'esthétique romanesque gabonaise au moment où la critique la plus répandue indexait des « balbutiements » et « un manque d'originalité » (L. Ngowet, 2001, p. 80). Le débat d'octobre 1999 a entrouvert une nouvelle vision critique dans la littérature gabonaise, mais surtout permis d'interroger la valeur littéraire des romans publiés durant cette période. Se pose alors une question principale, visant à cerner les contours stratégiques de cet échange entre agents littéraires : quels enjeux découlent de la querelle littéraire d'octobre 1999 ?

Le présent article étudie la dynamique du champ littéraire gabonais au prisme de la querelle littéraire qui a opposé Luc Ngowet à Fortunat Obiang Essono, Frédéric Lécky et Bitome Bi Mon'Ayong. A partir de la sociologie historique telle que systématisée par Gisèle Sapiro (1999), l'étude s'attèlera à démontrer que la querelle d'octobre 1999 s'est instituée en principe actif et structurant des groupes en compétition dans la lutte pour l'obtention du capital symbolique, privilégiant l'échange des idées et formalisant les modes de positionnement.

1. Octobre 1999 : chronique d'une brouille à couteaux tirés

La formule qui a un temps servi de qualificatif aux Lettres gabonaises a montré la tendance « silencieuse »³ (M. S. Ambourhouet-Bigmann, 1991) qui a caractérisé les débuts timides de cette littérature. Jusqu'au début des années 1990, l'heure était à la recherche d'une affirmation continentale, dans l'espoir de tutoyer les littératures des pays tels que le Sénégal, le Cameroun, le Congo ou la Côte d'Ivoire, qui avaient déjà une autorité acquise. C'est bien naturellement que les premiers critiques qui ont interrogé cette littérature se sont épanchés à relever son existence et à magnifier les auteurs de la période, sans introduire un débat sur la qualité et la valeur littéraires des productions.

³ Dans son article « Une littérature du silence », Magloire Ambourhouet-Bigmann « s'interroge sur l'aphasie thématique de la littérature gabonaise par rapport à sa propre histoire, par rapport au contexte socio-idéologique dans lequel vivent les sujets historiques gabonais » (D. Taba Odounga, 2009, p. 310).

Il a fallu attendre l'année 1999 pour qu'un véritable débat contradictoire voit le jour et impulse une dynamique autre au champ littéraire gabonais, alors en timide construction. Et c'est sous la plume de Luc Ngowet que le premier fait d'arme d'une querelle littéraire éclate dans cet espace et ouvre les voies à un débat qui s'intéresse à l'action des groupes littéraires en tant que vecteur de tensions et d'affrontements au sein du champ littéraire, en tenant compte des positions, prises de position, stratégies rhétoriques, stratégies médiatiques et postures collectives.

1.1. « Littérature gabonaise : un renouveau en trompe-l'œil »

A l'origine de la controverse énoncée, se trouve un article de presse publié par un jeune étudiant en journalisme, quasi grand inconnu du monde littéraire gabonais. En effet, en octobre 1999, année de publication et de déploiement de ladite querelle, Luc Ngowet est étudiant en journalisme à Bordeaux. Tout commence avec un pamphlet d'une virulence excessive qu'il publie le 06 octobre 1999 dans les colonnes du journal *L'Union*, intitulé « Littérature gabonaise : un renouveau en trompe-l'œil » (L. Ngowet, 1999, p. 5). La densité de ses critiques, qui stigmatisent principalement la « qualité » des œuvres produites, déploie un arsenal d'attaques contre deux cibles : les écrivains et les critiques : « une chose est d'exister, une autre est d'être. Ainsi, une question essentielle semble perpétuellement éludée : combien de "bons" écrivains gabonais comptons-nous réellement ? » (L. Ngowet, 1999, p. 5). Il est clair que pour le jeune journaliste, si l'existence de la littérature gabonaise n'est plus sujette à discussion, il est lieu tout de même de s'interroger sur la qualité des textes dont il indexe la « médiocrité » et l'absence d'un projet stylistique évident :

Soyons honnêtes, ces livres brillent par leur caractère obscur et leur médiocrité : lourdeur de style, aucune recherche artistique ni esthétique, manque de profondeur, d'imagination dans l'écriture, thématiques éculées et récurrentes, etc. Impossible de comprendre le « silence » d'Owondo. C'est un livre qui semble avoir été écrit pour quelques initiés. Chez Minsta, c'est l'abus du langage vulgaire (rien à voir avec la verve particulière d'un Kourouma), l'intrigue tarabiscotée et ce style photographique d'amateur qui fait offense à l'Art (L. Ngowet, 1999, p. 5).

Le ton est dur, et frôle l'irrévérence à des endroits, puisqu'il s'en prend à bien des égards, à des écrivains gabonais tels que Laurent Owondo et Justine Mintsas qui tentaient de s'imposer comme des valeurs sûres de la littérature africaine, après s'être fait une visibilité certaine au Gabon dans les années 1980. Sauf que pour Luc Ngowet, il n'en est rien, étant entendu que ces écrivains se situent en réalité dans une sorte d'autosatisfaction : « Au Gabon, [...], c'est la tendance à la glorification gratuite et ostentatoire qui est manifeste. Non seulement chez de nombreux auteurs mais aussi

chez certains pseudo-critiques au sein des médias et du milieu universitaire » (L. Ngowet, 1999, p. 5). En plus donc de s'attaquer aux écrivains, le journaliste déverse des épigrammes cinglantes sur les critiques littéraires gabonais, notamment les universitaires qu'il accuse d'avoir vanté « un renouveau en trompe-l'œil ».

Cependant, ne trouve grâce aux yeux de Luc Ngowet que le roman *Le Jeune officier* (1999) de Georges Bouchard. Il salue chez cet écrivain le génie, du fait d'avoir effectué un dépassement de ce que l'on est habitué à consommer en termes de littérature gabonaise. Il fait les éloges de Georges Bouchard en soulignant l'originalité de son style qui est un mélange de Frantz Kafka, d'Albert Camus voire d'Arthur Koestler. De plus, l'originalité réside surtout dans le fait que *Le Jeune officier* ne rappelle en rien un univers gabonais (anthropologiquement l'univers de l'auteur) : « ni le titre, ni le thème, ni les personnages, ni l'écriture (sans oublier le nom de l'auteur lui-même), absolument rien n'est "gabonais" dans cette œuvre » (L. Ngowet, 1999, p. 5). Forcément le pavé lancé dans la mare par le jeune journaliste ne pouvait pas rester sans réactions, et elles ne se sont pas fait attendre.

1.2. « Littérature gabonaise : halte à l'impressionnisme »

Si la virulence de Luc Ngowet, qui stigmatise une « médiocrité » déclarée des écrivains et des critiques littéraires, lui attire une certaine sympathie dans les milieux populaires ou auprès des étudiants friands de ce genre de décharges protestataires, elle lui crée aussi des inimitiés de la part des spécialistes de la littérature gabonaise. Le 10 octobre 1999, l'un d'entre eux, Frédéric Lécky, professeur de lycées et ancien étudiant au département de Lettres modernes à l'université Omar Bongo, lance contre lui une charge en règle dans un droit de réponse, paru dans *L'Union*, intitulé « Littérature gabonaise : halte à l'impressionnisme ». Pour lui, parlant du texte à l'origine de la polémique, « il convient [...] de proscrire sa tendance à l'impressionnisme et au contraire de tenter de vulgariser la littérature gabonaise, et si possible, de proposer des muses aux écrivains » (F. Lécky, 1999, p. 5). En réalité, Lécky condamne chez Ngowet « une attitude déshonnête, qui consiste à juger un livre sans l'avoir vraiment lu, ou du moins sans tenir compte de l'unité qu'il constitue » (J. Meizoz, 2005, p. 98), puisque que « de telles critiques, lorsqu'elles ne sont pas erronées, relèvent simplement de la critique impressionniste souvent reprochée aux journalistes » (F. Lécky, 1999, p. 5). Subtilement, il remet sur la table l'éternel débat sur la subjectivité de la critique journalistique pratiquée par Luc Ngowet, opposée de principe à la critique universitaire en la matière, dont la volonté est de disséquer et de créer des catégories de sens à partir d'une démarche scientifique. La réaction du professeur de lycée ouvre là un sillon dans lequel vont s'engouffrer d'autres critiques littéraires, décidés à corriger la discourtoisie et l'intrusion du journaliste « polémiste » dans les débats littéraires, loin de sa sphère de compétence.

1.3. « Littérature gabonaise : le dénigrement n'est pas la critique »

La liste des appelés à répondre à ce qui paraît comme un camouflé à la littérature gabonaise en éclosion s'élargit avec l'entrée en scène de Bitome Bi Mon'Ayong, targué à ses soins de l'étiquette de philologue. Sous sa plume, le pugilat connaît une apogée d'antipathie avec la publication dans *L'Union* de « Littérature gabonaise : le dénigrement n'est pas la critique », diatribe dans laquelle l'auteur anathématise Luc Ngowet d'avoir écrit « ce "chef d'œuvre" d'hypocrisie venimeuse sur une réalité qu'il ne connaît pas » (Bitome Bi Mon'Ayong, 1999, p. 5). Furieux, le philologue désapprouve « la démolition "intellectuelle" tentée par Luc Ngowet à l'endroit de ceux qui ont permis aux Lettres gabonaises d'avoir de la présence sur la scène littéraire africaine et universelle après s'être absentes très longtemps » (Bitome Bi Mon'Ayong, 1999, p. 5). Pour cela, sa ligne d'attaque est l'invective, en plus de signaler à l'auteur de « Littérature gabonaise : un renouveau en trompe-l'œil » qu'il n'est pas un expert de la critique littéraire :

L'honnêteté voudrait qu'on reconnaisse que Luc Ngowet prend ses désirs pour des réalités. Il semble que la névrose de ce jeune homme soit déclenchée par l'existence d'un Hubert Freddy Ndong Mbeng, d'un Laurent Owondo, d'une Justine Mintsas, d'un Maurice Okoumba-Nkoghe et d'un Jean-Pierre Léymangoye qu'il s'agit de réduire, à tout prix, à tout venant, et au plus commun des mortels (Bitome Bi Mon'Ayong, 1999, p. 5).

Dans son article, Bitome Bi Mon'Ayong s'interroge sur le dessein de la critique pour démontrer les lacunes d'analyse contenues dans le texte de Luc Ngowet : « apprécier la valeur d'un texte littéraire est-il synonyme de juger de façon défavorable et même malveillante une œuvre littéraire ? ». Il signale au polémiste que ce qu'il a fait n'est en rien une critique littéraire, mais plutôt un libelle visant le « dénigrement ».

La riposte de Bitome Bi Mon'Ayong, sous un ton outrageant, est la seule qui a connu un droit de réponse de la part de Luc Ngowet. En effet, dans *Petites misères et grand silence*, publié en 2001, le journaliste revient sur l'épisode de la polémique et en profite pour glisser une réplique à son contradictoire :

Si notre littérature semble connaître ces derniers temps un certain renouveau, elle n'en reste pas moins à ses "balbutiements" : les textes promus ne sont pas nouveaux et les romans récemment publiés manquent d'originalité. Mais dire cela et dénoncer la célébration à outrance d'œuvres qui ne le méritent peut-être pas, comme je l'ai risqué [...] c'est s'exposer à la vindicte des bien-pensants [...]. N'empêche, les réactions violentes qui ont suivi portent à croire qu'on m'a mal compris ou simplement que j'ai été peu clair. Je souhaiterais donc dissiper tout malentendu. Mais avant, une

parenthèse, toute destinée au plus mesquin de mes détracteurs, s'impose : celui-ci, qui me reproche (à tort) d'avoir été « impoli » à l'égard de certains auteurs, n'en fait-il pas autant en me traitant de « névrosé » ? Pire, n'est-il pas lui-même « hypocrite » et surtout imposteur lorsque, sous couvert d'un pseudonyme, il agonit de tant d'injures un texte qu'il n'hésita pas à (faire) publier ? (L. Ngowet, 2001, p. 80-81).

Il se dégage de l'échange entre Luc Ngowet et Bitome Bi Mon'Ayong deux modes de posture : celle de l'amateur de littérature qui livre avec naïveté ses impressions d'observation et celle de l'intellectuel qui se réclame détenteur des moyens scientifiques pour émettre un discours critique légitime. C'est dans cette deuxième catégorie que s'inscrit Fortunat Obiang Essono pour réagir aux propos provoquants du jeune journaliste.

1.4. « Eloge et défense de la littérature gabonaise »

Le débat tapageur qui anime le champ littéraire gabonais à la charnière de la décennie 2000 ne pouvait pas laisser insensible un universitaire qui, implicitement, est indexé d'avoir fait « la promotion (à grand bruit parfois) d'ouvrages plus qu'indigestes » (L. Ngowet, 1999, p. 5). Professeur à l'université, spécialiste de critique et théorie littéraires, Fortunat Obiang Essono apparaît dans la querelle avec le statut de caution intellectuelle au-dessus de la mêlée — il a sans doute été l'enseignant de Frédéric Lécky et Bitome Bi Mon'Ayong. Il émet sa réponse dans un article intitulé « Eloge et défense de la littérature gabonaise », paru dans *L'Union*. Sa prise de position prend naturellement le contre-pied des attaques versées par Luc Ngowet.

Fortunat Obiang fait remarquer que Justine Mintsa, pour qui Luc Ngowet n'a pas eu des mots tendres, est la deuxième femme après Angèle Rawiri, à se lancer dans la création littéraire. A ce titre, c'est un fait qui lui vaut la reconnaissance de tout amoureux de la littérature nationale : « l'originalité de Justine Mintsa est de montrer la vie du négro-africain se battant contre un mode d'existence superfétatoire » (F. Obiang Essono, 1999, p. 5). Pour lui, l'auteure d'*Un seul tournant Makosu* fait ressortir du mieux qu'elle peut la misère du présent en idéalisant le passé et en espérant un perfectionnement du futur. Ensuite, le critique littéraire loue la performance de Georges Bouchard par rapport aux idées contenues dans son récit *Le jeune officier*. Il écrit à cet effet que « l'auteur nous montre avec une incomparable pénétration les divers traits dont l'ensemble définit l'altérité de l'Afrique post coloniale : notre incapacité foncière à nous développer » (Obiang Essono, 1999, p. 5). Mais, il rejette l'opinion de Luc Ngowet qui fait de *Le Jeune officier* un chef-d'œuvre. Fortunat Obiang souligne les limites du projet romanesque dans son essence chez Georges Bouchard, défendant que celui-ci a fait d'un roman qu'il vouait au caractère littéraire, une œuvre philosophique. En outre, l'hermétisme de Laurent Owondo que le journaliste fustige

est plutôt le trait du génie dudit auteur : « l'immanence de ce texte marque une rupture entre celui-ci et les textes que nous avons l'habitude de côtoyer » (F. Obiang Essono, 1999, p. 5). C'est d'ailleurs ce style qui lui accorde le grand mérite d'être l'un des plus grands écrivains africains de la jeune génération.

Dans l'ensemble, Fortunat Obiang Essono rejoint Frédéric Lécky et Bitome Bi Mon' Ayong pour condamner le « dénigrement » de Luc Ngowet et sa vision négative de la littérature gabonaise. Mais si cette querelle a le mérite de présenter un fil d'échange plaisant par voie de presse, force est de reconnaître qu'il se joue là aussi un enjeu majeur des Lettres gabonaises : la mise en place d'une esthétique littéraire nationale (textes et critiques) et la formalisation des attentes fonctionnelles d'un champ relativement attractif.

2. Se (re)positionner dans le champ littéraire gabonais à l'heure du renouveau

La querelle d'octobre 1999 n'a-t-elle pas eu un impact sur l'état du champ littéraire gabonais ? Cette interrogation, si elle a le mérite d'être posée, nécessite de reconsidérer les propriétés d'existence d'un champ littéraire autonome, en tête desquelles se trouve la notion de « lutte » qui induit inévitablement les principes de querelle, conflit et opposition entre les agents :

Chaque champ possède des règles de jeu et des enjeux spécifiques [...] et constitue un espace différencié et hiérarchisé de positions. Cet univers est un espace de luttes entre les différents agents et/ou institutions qui cherchent à s'approprier le capital spécifique au champ ou redéfinir ce capital à leur avantage (B. Lahire, 2006, p. 12).

A partir de ce constat, il est permis de placer en hypothèse le fait que la querelle d'octobre 1999 a permis une régénération du principe régulateur de la valeur littéraire dans le champ gabonais.

2.1. Littérature gabonaise : du procès en « médiocrité » à la rupture critique

Les débats autour de l'identité de la littérature gabonaise dès ses débuts ont longtemps canalisé le paysage critique à l'échelle du continent. Un principal reproche a constitué le point faible souvent présenté : le pays est resté en marge des principaux débats idéologique et culturel de l'époque, notamment celui concernant l'identité du monde noir initié sur le plan artistique par la Négritude et ses corollaires⁴. Cette

⁴ Il faut tout de même signaler la position nuancée de Hémerly-Hervais Sima Eyi (2020), qui démontre que l'élite gabonaise, certes très infime durant cette période, a participé aux débats sur la négritude et l'identité du Noir.

absence au niveau historique explique peut-être le sort ou la sentence silencieuse de l'espace littéraire gabonais dans la conscience collective africaine :

Cette situation détermine aujourd'hui encore la perception extérieure de la littérature gabonaise, donnant le sentiment qu'elle n'appartient pas à l'histoire générale de la littérature africaine. Comme elle n'intervient pas dans la période phare de la négritude (1930-1970), en particulier dans sa phase de dénonciation anti-coloniale et d'affirmation identitaire, la littérature gabonaise donne l'impression d'être une littérature marginale, sinon « jeune », qui tarde à mettre en place des problématiques ou des poétiques qui lui seraient propres (F. Obiang, 2009, p. 160).

C'est fort imprégné de cet état que Noël Bertrand Boundzanga (2011, p. 144-145) situe le premier débat sur l'existence de la littérature gabonaise au tournant d'un café littéraire tenu en 1988, sur le thème « Littérature gabonaise : mythe ou réalité ». Les assises de cette rencontre ont fait naître une nécessité de construire une visibilité souhaitée aux productions gabonaises, d'où le besoin qui s'est imposé d'encenser les écrivains, parfois au mépris de la qualité.

La querelle lancée par Luc Ngowet reconsidère justement ce sentiment de promotion ou de panégyrisme, en mettant au cœur de l'approche du texte gabonais, les principes évaluatifs de l'esthétique et des thématiques. A la question sur l'existence certifiée de la littérature gabonaise, le jeune polémiste, non seulement minore la réponse du fait de l'évidence, mais aussi relève la principale raison de son manque de rayonnement : « combien de "bons" écrivains gabonais comptons-nous réellement ? » (L. Ngowet, 1995, p. 5). A ce stade, il lie la littérature gabonaise à la « médiocrité » des productions littéraires et propose également une solution d'avenir avec *Le Jeune officier* de Georges Bouchard, l'excellence à ses yeux du renouveau. Le roman de Georges Bouchard se place ainsi en modèle qui permet au texte gabonais de divorcer avec les deux réservoirs sémiologiques en vogue, le fétichisme et la tradition. Au moment où Frédéric Lécky et Fortunat Obiang Essono vantent le génie de Laurent Owondo et l'inventivité langagière de Freddy Hubert Ndong Mbeng, Luc Ngowet voit en *Le Jeune officier* « une œuvre digne de la République mondiale des lettres » (L. Ngowet, 1995, p. 5). Concrètement, la pensée de Luc Ngowet et les réactions de ses contradicteurs participent à la mutation du regard critique, qui indubitablement s'emploie à déployer une réviviscence thématique, discursive et stylistique. C'est à ce prix que la querelle littéraire devient « un lieu particulièrement significatif des mutations du champ ainsi que de l'émergence de nouvelles formes génériques, stylistiques, etc. » (J. Meizoz, 2005, p. 95).

Il est toutefois utile de souligner que si la prééminence récemment acquise par le roman gabonais à travers *Le Jeune officier* a été un prétexte pour Luc Ngowet de repenser la configuration du champ gabonais, l'histoire n'a pas donné raison à son jugement littéraire. Le roman dont il a tant exalté le génie et affirmé l'autorité dans le

champ littéraire gabonais n'est en réalité que le parfait exemple du « renouveau en trompe-l'œil », puisqu'à l'évidence, Georges Bouchard n'en est pas l'auteur. En effet, *Le Jeune officier* est à la base un roman du philosophe français Michel Henry, paru en 1954. À l'identique du roman de Georges Bouchard, il raconte l'histoire abstraite et symbolique de la lutte contre le Mal en général, en mettant en scène l'embarcation d'un jeune officier de la marine de guerre, chargé de débarrasser le navire des rats qui l'infectent. Le héros mène son but avec détermination, malgré le scepticisme du Médecin et du Commissaire qui prêchent plutôt une sorte de compromis avec les rats, en renonçant à la dératisation totale. Les deux romans sont identiques au mot, au titre, à la dédicace et à la couverture, à tel point qu'on peut conclure qu'il s'agit d'un plagiat avéré, Georges Bouchard se contentant juste de recopier *in extenso* le livre de Michel Henry. Avec du recul, on se rend compte que le procès tenu par Luc Ngowet contre les romans gabonais jusqu'en 1999 et la querelle qui en est suivie a validé une imposture qui associe désormais au roman *Le Jeune officier* un auteur autre et par ricochet, valide son entrée au patrimoine littéraire gabonais. Sans doute que le besoin de s'imposer dans cette querelle d'ego était si fort que personne n'a daigné s'intéresser à l'historique de ce livre.

2.2. La guerre des postures

A travers la querelle d'octobre 1999, il se donne à lire, en prolongement des effets du champ littéraire, une guerre des postures entre les différents acteurs :

Le champ littéraire est un espace de lutte. A ce titre, la querelle fait partie intégrante de la condition d'homme de lettres : au vrai, elle semble même constituer la réalisation la plus manifeste des relations oppositionnelles qui dynamisent le champ littéraire dans la lutte pour les profits symboliques et matériels (J.-P. Bertrand et *al.*, 2012).

Dans cette perspective, il faut considérer « l'univers littéraire comme un jeu » (B. Lahire, 2006, p. 37), c'est-à-dire un espace de concurrence entre différents acteurs, soumis à une règle de fonctionnement, avec un enjeu majeur qui est le capital symbolique. Formellement, se joue ici un challenge de position capitale à imposer dans le champ littéraire, au prisme des antagonismes multidimensionnels.

Dans le cas du Gabon, le plus significatif dans cette querelle, c'est qu'elle n'oppose pas des écrivains, comme il est de coutume, mais des critiques littéraires dont le rôle est d'attribuer une valeur symbolique aux œuvres. Pour comprendre le jeu des postures dans cet affrontement, il faut au préalable situer les forces en présence, en fonction des catégories définies par Pierre Bourdieu (1992), notamment l'existence du groupe des dominants et celui des dominés : « dans tout champ on trouvera une lutte, dont il faut chaque fois rechercher les formes spécifiques, entre le nouvel entrant qui

essaie de faire sauter les verrous du droit d'entrée et le dominant qui essaie de défendre le monopole et d'exclure la concurrence » (P. Bourdieu, 2002, p. 113). En termes de présentation de soi, celui qui habite la posture de l'entrant est Luc Ngowet, qui signe son texte d'un statut de néophyte en littérature : « étudiant en journalisme ». Ce choix n'est pas anodin, étant donné qu'il octroie à l'auteur une marge d'erreur acceptable, du fait de son statut d'étudiant, qui plus en journalisme et non en littérature. Pour autant, Luc Ngowet (1999, p. 5) n'hésite pas à s'en prendre aux détenteurs de la caution intellectuelle, en les traitant de « pseudo-critiques au sein des médias et du milieu universitaire ». Dans sa ligne de mire se trouve principalement Fortunat Obiang Essono, affublé de son statut de critique littéraire et universitaire, auteur de plusieurs articles sur Laurent Owondo, Justine Mintsa et Auguste Moussirou⁵.

En s'attaquant subtilement à Fortunat Obiang, l'étudiant en journalisme tente de renverser les polarités dans le domaine de la critique littéraire gabonaise, avec l'intention d'« occuper modestement une position avantageuse, ou occuper à grand bruit une position modeste » (A. Viala, 1993, p. 216). Il se drape donc de la posture de l'entrant qui veut bouleverser les codes existants en imposant sa vision des choses. En réaction aux propos et à la stratégie de Luc Ngowet, l'écurie des dominants, rangée autour de Fortunat Obiang Essono, opte pour l'attaque de ce qui apparaît comme le point faible du jeune polémiste : son niveau intellectuel. Le texte de Frédéric Lécky, loin de répondre directement au procès sur le « balbutiement » et la « médiocrité » de la littérature gabonaise, s'emploie d'abord à donner un cours de critique littéraire à Luc Ngowet. L'objectif est de montrer que ce dernier n'a pas le droit de s'immiscer dans un débat de spécialistes, pour la simple raison qu'il n'a pas les ressources intellectuelles légitimes et surtout la caution scientifique pour valider la pertinence de ses apories. C'est la même ligne d'attaque qu'adopte Bitome Bi Mon'Ayong⁶ pour rétorquer les propos d'un « étudiant en journalisme qui ignore l'analyse textuelle et [qui aurait] dû se rapprocher des initiés » (1999, p. 5). De ce conseil découle la posture de l'intellectuel, expert en critique littéraire, qui remet à sa place un entrant qui tente de faire grand bruit afin de s'attirer un capital d'intérêt. Cette interpellation consiste principalement à dégrader le nom d'un adversaire en l'accablant sur ses lacunes, alors

⁵ La majorité de ces articles a été compilée dans les deux volumes sur *Les Registres de la modernité dans la littérature gabonaise* (2006).

⁶ Bitome Bi Mon'Ayong est un pseudonyme utilisé par l'auteur. Même si son identité n'est pas à ce jour révélée, tout porte à croire qu'il est un proche de Fortunat Obiang Essono (peut-être un ancien étudiant ?). Le choix de ce nom n'est pas anodin, il marque déjà un positionnement en termes de sens, dans la querelle suscitée par Luc Ngowet. En effet, Bitome Bi Mon'Ayong est un nom tiré d'une composition en langue fang, qui signifie littéralement « les problèmes du fils du clan ». Dans l'esprit de ce choix de nom, l'auteur veut se positionner comme celui qui, dans une société, prend la parole pour régler un problème lorsque celui-ci survient. C'est la voix autorisée pour répliquer en cas d'attaque ou d'interpellation. Dans ce sens, c'est en toute légitimité que Bitome Bi Mon'Ayong prend position pour recadrer les propos malveillants du polémiste.

que le débat se tient dans le milieu intellectuel et universitaire. C'est évidemment ce que fait Fortunat Obiang au final de son texte :

Le jeune Ngowet devrait savoir que la tâche du critique est d'enrichir l'œuvre, en même temps de la clarifier, en multipliant les points de vue sur elle. Il ne faut pas se contenter d'ériger en jugements dogmatiques ses réactions individuelles, c'est-à-dire au fond émotionnelles qu'on peut avoir en face d'un livre. [...] La critique devra ainsi être patiente, humble, soumise à l'œuvre aussi bien que passionnée (F. Obiang Essono, 1999, p. 5).

Au-delà des estampilles sur l'impertinence de Luc Ngowet en matière de critique littéraire, une étape supplémentaire est franchie quand Fortunat Obiang Essono titre son article « Eloge et défense de la littérature gabonaise », soit une réplique calquée de *Défense et illustration de la langue française* (1549). Le texte de Joachim Du Bellay, dans l'imaginaire français, est considéré comme le manifeste des poètes de la Pléiade contre l'hégémonie supposée du latin et du grec. Dans la posture de Joachim Du Bellay, Fortunat Obiang se fait le défenseur rhétorique de la littérature gabonaise qu'il vante l'originalité thématique et stylistique, marqué par une argumentation de type dithyrambique. Signant son texte d'un titre parodiant le texte de Du Bellay, l'universitaire habite la posture de son modèle qui s'était donné pour tâche, à l'intérieur de la Pléiade, de moderniser la langue française. Dans le cas du Gabon, il s'agit de donner une identité fixe à la littérature, après une longue période de « balbutiement ». C'est ce à quoi s'attèle le critique littéraire qui initie un « éloge à la modernité » des Lettres gabonaises. Par son acte d'emprunt de titre, il tourne en dérision la polémique initiée par Luc Ngowet. Il fait étalage de son bagage intellectuel et décide de clore la polémique, en considérant que le principal contradicteur n'est pas de taille à tenir un débat sur la vitalité du texte gabonais.

Conclusion

Assurément, la querelle d'octobre 1999, dans sa forme et son contenu, constitue le point de départ à la réelle autonomisation du champ littéraire, du fait de la mise en place des problématiques esthétiques et thématiques qui régissent aujourd'hui son fonctionnement. Loin d'avoir été un simple échange entre passionnés de littérature, il s'est plus agi de négocier une place de prestige et de visibilité, entre d'une part le jeune qui tente de gagner en galon, et d'autre part, le groupe des anciens, décidé à maintenir son hégémonie et son accumulation du capital symbolique, dans un champ littéraire en pleine mutation.

En plus de la redéfinition des principes régulateurs du champ littéraire gabonais, cette querelle a été aussi le lieu d'une confrontation de postures, déployées comme stratégie de persuasion. A ce titre, l'entrée et l'activation, expérimentées par

Luc Ngowet, ont trouvé du répondant à travers une ligne de défense construite autour de l'exposition du capital intellectuel, preuve que le clan Obiang Essono a su jouer avec les faiblesses scientifiques de l'adversaire. Au demeurant, le mérite de Luc Ngowet est d'avoir initié un débat qui a permis de construire les catégories analytiques (thématique et esthétique) du texte gabonais, à une période où la critique esquissait une promotion à tout-va.

Références bibliographiques

- AMBOURHOUE-BIGMANN Magloire Serge, 1991, « Une Littérature du silence », *Notre librairie*, n°105, « Littérature gabonaise », pp. 45-46.
- BERTRAND Jean-Pierre, SAINT-AMAND Denis et STIENON Valérie, 2012, « Les querelles littéraires : esquisse méthodologique », *CoNTEXTES*, n°10, « Querelles d'écrivains (XIX^e-XXI^e siècles) : de la dispute à la polémique », [en ligne] : <https://journals.openedition.org/contextes/5005> (consulté le 12 juin 2021).
- BETI Mongo, 1955, « Afrique noire, littérature rose », *Présence africaine*, n°1-2, pp. 133-145.
- BITOME BI MON'AYONG, 1999, « Littérature gabonaise : le dénigrement n'est pas la critique », *L'Union*, n°7133 du 18 octobre, p. 5.
- BOUCHARD Georges, 1999, *Le Jeune officier*, Libreville, Ed. Multipress.
- BOUNDZANGA Noël Bertrand, 2011, *Aventures de la subjectivité. Contribution à l'étude critique du roman gabonais*, Saarbrücken, EUE.
- BOURDIEU Pierre, 1992, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil.
- BOURDIEU Pierre, 2002, « Quelques propriétés des champs », *Questions de sociologie*, Paris, Editions de Minuit, coll. « Reprise », pp. 113-137.
- DIAZ José-Luis, 2012, « Le champ littéraire comme champ de bataille (1820-1850) », *CoNTEXTES*, n° 10, « Querelles d'écrivains (XIX^e-XXI^e siècles) : de la dispute à la polémique. La querelle comme institution », [en ligne]: <http://contextes.revues.org/4943> (consulté le 20 avril 2021).
- DU BELLAY Joachim, 2001 [1549], *Défense, et illustration de la langue française*, éd. Jean-Charles Monferran, Genève, Droz.
- GLINOER Anthony, 2008, *La Querelle de la camaraderie littéraire. Les romantiques face à leurs contemporains*, Genève, Droz.
- HENRY Michel, 1954, *Le Jeune officier*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche ».
- LAHIRE Bernard, 2006, *La Condition littéraire. La double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui ».
- LAYE Camara, 1953, *L'Enfant noir*, Paris, Plon.
- LECKYOU Frédéric, 1999, « Littérature gabonaise : halte à l'impressionnisme », *L'Union*, n°7127, samedi 09-dimanche 10 octobre, p. 5.

- MARZO Stefania, 2002, « Querelles », Aron Paul et al. (dir.), *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », pp. 630-632.
- MEIZOZ Jérôme, 2005, « Genre littéraire et posture d'auteur. Charles-Albert Cingria et La NRF, juillet 1933 », *Littérature*, n°140, « Analyse du discours et sociocritique », pp. 95-112.
- MOUNZIEGOU-MOMBO Narcice Wolfgan, 2014, « Les modalités de l'élaboration romanesque dans la littérature gabonaise. Lecture des œuvres de Peter Ndemby et de Chantal Magalie Mbazoo Kassa », Thèse de doctorat, Université de Limoges.
- NGOWET Luc, 1999, « Littérature gabonaise : un renouveau en trompe-l'œil », *L'Union*, n°7124, mercredi 06 octobre, p. 5.
- NGOWET Luc, 2001, *Petites misères et grand silence. Cultures et élites au Gabon*, Libreville, Editions Raponda Walker.
- OBIANG ESSONO Fortunat, 1999, « Eloge et défense de la littérature gabonaise », *L'Union*, n°7139, lundi 25 octobre, p. 5.
- OBIANG ESSONO Fortunat, 2006, *Les Registres de la modernité dans la littérature gabonaise*, vol. 1 & 2, Paris, L'Harmattan.
- OBIANG Ludovic, 2009, « La nation à la pointe de l'écriture ? Nationalisation du fait littéraire et construction de l'identité politique au Gabon », S. Renombo et S. Mbondobari (dir.), *Créations littéraires et artistiques au Gabon. Les savoirs à l'œuvre*, Libreville, Editions Raponda Walker, pp. 157-179.
- RIGAULT Hippolyte, 2001, *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*, Paris, Elibron Classics.
- SAPIRO Gisèle, 1999, *La Guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Fayard.
- SIMA EYI Hémerly-Hervais, 2020, *La Vie littéraire au Gabon, ses acteurs institutionnels, ses instances de médiation et de légitimation et ses enjeux*, Libreville, Symphonia éditeur.
- TABA ODOUNGA Didier, 2009, « Archéologie du discours critique gabonais : genèse, parcours et structure », S. Renombo et S. Mbondobari (dir.), *Créations littéraires et artistiques au Gabon. Les savoirs à l'œuvre*, Libreville, Editions Raponda Walker, pp. 305-339.
- VIALA Alain, 1993, « Eléments de sociopoétique », G. Molinié et A. Viala (dir.), *Approches de la réception, sémiostylistique et sociopoétique de Le Clézio*, Paris, PUF, coll. « Perspectives littéraires », pp. 137-297.